

GEORGES ROSE

I

Retiré du vent
le feuillage encore tout étourdi

La passée des ombres et des lumières
parfois presque mêlées

Errance immobile
le paysage funambule
sur le fil du regard

Nuit exsangue
dont il ne reste que l'étoile

Au lignage précieux des monts
la connaissance ne tient qu'à un miroir

II

Terre de Sienne
l'incandescence serrée dans ce murmure

Force des cendres
violence de l'assourdi

Le vent assidu ne trouve rien à prendre
le voyage ne va jamais plus loin que nous

L'étendue à l'intérieur
reste à parcourir

III

La vallée retient son chant jusqu'à la nuit
qui lui montre l'univers

Les larmes dans un autre coin
ne sont que pluies distraites

Longeant les yeux peints de la forêt
la beauté invente seule

ce lac à la tige du chemin

IV

Rattrapé au bord de l'ombre
le rebond de la lumière

La simplicité d'une terre suffit
pour comprendre plus loin que le ciel

Chaume nuage roc
les outils parcimonieux laissés le soir

Femmes détournées
vers leur corps

V

Dans tout ce gris
des baies rouges
se sont déjà installées

La nuit est si vaste
qu'elle m'attend aussi

Les paysages persistent
la ville s'approche nous traverse
nous perd de vue

L'aube n'est pas un destin
La vie ne bouge pas le petit doigt
La statue de Bouddha ne regarde ni n'écoute

VI

Au lever du jour
Juste un trait dans la brume
la présence d'une montagne

Les couleurs se cherchent
viennent repartent

vagues incessantes d'une mer

Un chemin contourne l'horizon
peut-être le ciel
la croyance est le premier pas dans le réel
